

**ANNALES**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE**  
DE LYON

---

*Année 1907*

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME CINQUANTE-QUATRIÈME

---

**LYON**  
**H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR**  
36, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU  
MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

**PARIS**  
**J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS**  
19, RUE HAUTEFEUILLE

1908



Photo Bioletto

MARCEL CORDIER

7 Décembre 1883 — 20 Mai 1907

NOTICE  
SUR  
**MARCEL CORDIER**

LICENCIÉ ÈS SCIENCES

PRÉPARATEUR DE PHYSIOLOGIE A LA FACULTÉ DES SCIENCES

EXTERNE DES HOPITAUX DE LYON

PAR

**E. COUVREUR**

CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES SCIENCES

---

Présenté à la Société Linnéenne de Lyon le 10 juin 1907.

---

◆

La Société Linnéenne de Lyon a été cruellement éprouvée, cette année, par la perte de l'un de ses membres les plus jeunes, mais aussi des plus actifs, Marcel Cordier, préparateur de physiologie à la Faculté des Sciences, externe des Hôpitaux de Lyon, terrassé par une mort subite à l'âge de vingt-trois ans, au moment où il voyait s'ouvrir devant lui les plus brillantes destinées que lui promettaient son esprit original et son labeur acharné.

Marcel Cordier était né à Montluçon (Allier) le 7 décembre 1883. Il fit ses premières études primaires au lycée de cette ville, il poursuivit et acheva ses études classiques au collège de Cette (Hérault). Il passa successivement et brillamment, à Montpellier, les examens du baccalauréat de rhétorique et de mathématiques, à Lyon ceux du baccalauréat de philosophie.

Son père, qui occupe une haute situation dans l'industrie, comme directeur des Usines de Saint-Gobain, à Saint-Fons (Rhône), désirant lui voir embrasser la carrière d'ingénieur, il entra ensuite au lycée de Lyon, dans la classe de mathématiques spéciales, pour y préparer l'entrée à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, mais, retardé d'une part dans ses études par une maladie, entraîné d'autre part par son goût de plus en plus vif pour les sciences naturelles, il ne tarda pas à abandonner cette voie pour entreprendre des études biologiques.

Dès sa plus tendre enfance, en effet, il avait manifesté des dispositions spéciales pour les sciences de la vie et collectionnait avec ardeur plantes et animaux : à Cette, il avait même fait une petite étude sur les Orchidées des Salins du Midi. Aussi, tout en faisant sa médecine, avait-il l'intention de ne pas s'en tenir à elle, mais de s'occuper aussi de science pure.

Après avoir passé brillamment son P. C. N., il ne se contenta donc pas de se faire inscrire à la Faculté de Médecine, il prit aussi des inscriptions à la Faculté des Sciences, suivant simultanément les cours dans les deux Facultés. Son intention était d'adjoindre au titre de docteur en médecine celui de docteur ès sciences.

Il obtint successivement et rapidement les trois certificats d'études supérieures de physiologie, minéralogie et botanique, et, à vingt-deux ans, il était licencié ès sciences naturelles.

Dès 1903, il était entré dans un excellent rang dans le corps des externes des hôpitaux, et, si la mort n'était venue faucher prématurément cette jeune intelligence, nul doute qu'il n'ait été, dès vingt-cinq ans, à la tête du double diplôme qu'il ambitionnait.

Pour se faire une idée exacte des multiples questions qui sollicitaient son attention de chercheur, il nous faut, étant donné la double voie qu'il suivait, examiner successivement ses études scientifiques et ses études médicales.

*Etudes scientifiques.* — Dès le P. C. N., son esprit était pré-occupé par les problèmes de la nature, et l'on a pu retrouver, dans les nombreux documents qu'il a laissés, une étude datée

de cette époque comportant une vérification originale de la loi de la chute des corps.

Mais c'étaient surtout les questions physiologiques, biologiques pour parler plus exactement, qui l'attiraient et pour lesquelles il avait une véritable vocation, aussi tenta-t-il de bonne heure à se faire attacher aux laboratoires où se poursuivaient les recherches concernant ses études de prédilection.

Il débuta comme volontaire (1903) au laboratoire de physiologie de la Faculté de Médecine de M. le professeur Doyon, il fut ensuite attaché d'abord comme préparateur bénévole (1904), enfin comme préparateur titulaire (1906) au laboratoire de physiologie générale et comparée de M. le professeur R. Dubois à la Faculté des Sciences. Ce dernier fut son véritable maître et exerça une action décisive sur l'orientation de son esprit, vers les problèmes de la physiologie générale.

Voici les titres des principales notes qu'il publia en 1903-04 :

1° Action anticoagulante d'une solution alcoolique de chlorophylle (*C. R. Soc. Biol.*, 1903).

2° Chlorophylle et coagulation (*C. R. Soc. Biol.*, 1904).

3° Action anticoagulante de la chlorophylle vis-à-vis du sang (*Ann. Soc. linn. de Lyon*, 1904).

Ces recherches, très minutieuses, et conduites avec un sens critique remarquable, parurent au professeur Doyon suffisamment probantes pour les consigner dans le *Traité de physiologie*, qu'il publie en collaboration avec le professeur Morat.

L'année 1905 fut prise, pour Marcel Cordier, par son service militaire et il fut, à ce moment, envoyé comme médecin auxiliaire au fort du Télégraphe, à 1.700 mètres d'altitude, dans les Alpes de Savoie, aux environs de Modane (nov. 1904 à sept. 1905). Non content, à ce poste d'un climat rigoureux (— 30 degrés en hiver) de soigner avec zèle les hommes confiés à ses soins et de leur faire des conférences sur l'hygiène, il profita de ses loisirs pour se livrer à des études originales sur la locomotion, en se servant de la neige comme enregistreur. Il publia, comme résultat de ses recherches, la note suivante :

Du saut chez les quadrupèdes (*C. R. Soc. Biol.*, 1905).

Nous savons aussi qu'il s'occupait, à ce moment, des conditions de la végétation alpine et en particulier des différences

de radiations sur les sommets et dans la plaine ; mais, à notre connaissance, il n'a rien laissé de relatif à ces travaux.

Cette période de service terminée, et rentré au laboratoire de physiologie comme préparateur titulaire, il s'occupa de l'action exercée par certains alcaloïdes, en particulier de la strychnine, sur les végétaux. Au Congrès de Lyon de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, où il fut nommé secrétaire à la sous-section de physiologie, il présenta, dans cette section et dans celle de botanique, deux notes intitulées, l'une : Toxicité générale des alcaloïdes ; l'autre : Action des alcaloïdes sur les végétaux.

Pendant ses vacances, il aimait aller travailler au laboratoire maritime de biologie de Tamaris-sur-mer, et tout récemment il a publié, dans notre Société, comme résultat de son séjour dans ce laboratoire, un travail sur l'action de la lumière sur un géphyrien : la *Bonellia viridis*.

Cette influence de la lumière sur les êtres vivants l'intéressait beaucoup, ainsi qu'en font foi des recherches commencées avec MM. Rajat et Péju concernant l'effet des lumières diversement colorées sur le développement du pigment d'un microbe chromogène, le *Protococcus prodigiosus*. Ces recherches seront ultérieurement publiées.

C'était d'ailleurs l'action de la lumière qui devait faire l'objet de sa thèse de doctorat ès sciences.

Il avait, là-dessus, des idées très originales, rattachant les effets produits à des phénomènes d'hydratation et de déshydratation : c'est ainsi, entre autres, qu'il pensait pouvoir expliquer le phototropisme.

Il a laissé, sur ce sujet, un nombre considérable de documents ; nous nous proposons de les dépouiller et de chercher si l'on n'en pourra rien publier ; nous ferons notre possible pour que ce travail, déjà très avancé, ne soit pas complètement perdu.

*Etudes médicales.* — Dès son externat, où il fut successivement en chirurgie dans les services des D<sup>rs</sup> Jaboulay et Bérard, et en médecine dans ceux des D<sup>rs</sup> Lannois et Lyonnet, il fut passionné par plusieurs problèmes médicaux, entre autres la ques-

tion du cancer. Il avait commencé, avec M. le professeur Jaboulay, qui l'avait en haute estime et l'a cité dans plusieurs de ses travaux, des recherches personnelles sur ce mal terrible et sa communication possible à certains animaux, particulièrement aux poissons. Il a laissé également, sur ce sujet, plusieurs notes que nous tâcherons de mettre au point.

Dans le service du D<sup>r</sup> Lyonnet, il fit, en collaboration avec M. Clément, de nombreuses statistiques de vaccination. Ces statistiques seront sans doute publiées un jour.

Il s'intéressait d'ailleurs très vivement à toutes les questions encore embrouillées de la médecine et, sous l'enseignement d'élite des professeurs Lannois et Pierret, s'instruisait dans l'étude des maladies nerveuses et mentales. Il fut vivement apprécié de tous ceux qui entrèrent en relations avec lui, et c'est ainsi que M. le professeur Teissier le désigna comme sous-secrétaire à la section de Médecine au Congrès de Lyon de l'Association française pour l'Avancement des Sciences.

Il fit connaissance, à cette occasion, avec M. le professeur Patella, de Sienne (Italie), qu'il aida à la rédaction d'une note sur les leucocytes et qui resta depuis en correspondance suivie avec lui.

C'est au milieu des multiples occupations qu'exigeaient ses deux services au laboratoire et à l'hôpital, des multiples expériences imaginées par son esprit judicieux et dont l'ingénieux dispositif couvrait de nombreuses tables dans les locaux toujours trop petits, à son gré, mis à sa disposition, que la mort est venue sournoisement le frapper, en pleine jeunesse et en pleine vie.

Il reposait tranquillement, après une journée comme d'habitude consacrée au travail, lorsqu'il fut réveillé soudain par une vive souffrance. Sans être trop effrayé, il en prévint ses parents qui s'empressèrent à lui donner des soins. Malgré cet empressement, il fut saisi d'une première crise assez inquiétante pour envoyer chercher immédiatement le médecin.

Il se remit tout d'abord, mais, avant l'arrivée de l'homme de l'art, une deuxième crise, aussi inexplicable que la première, eut un dénouement fatal.

Tous ceux qui le connaissaient ont été à la fois atterrés et désolés, et nombreux sont ceux qui ont voulu, par leur présence à ses funérailles, faire comprendre à ses malheureux parents combien ils s'associaient à leur douleur. A cette occasion, M. le doyen de la Faculté des Sciences et M. le professeur R. Dubois ont prononcé les paroles suivantes :

*Allocution de M. le doyen DEPÉRET, correspondant  
de l'Institut*

« Je viens, au nom de la Faculté des sciences, déposer un suprême hommage de profonde et affectueuse sympathie sur la tombe de Marcel Cordier, hier encore plein de force et de jeunesse, aujourd'hui étendu sous ce blanc linceul par un destin cruel et impitoyable. Cordier nous appartenait depuis sa sortie du lycée, d'abord comme étudiant, ensuite comme collaborateur. D'autres carrières plus faciles et plus lucratives auraient pu le tenter ; il avait résolument voulu entrer dans ce corps si modeste et si méritant des préparateurs des Facultés des sciences, qui remplit dans nos laboratoires un rôle si fécond et si important et qui est la véritable pépinière des maîtres de l'enseignement supérieur.

« Dès ses premières études, Cordier s'était épris de science pure ; il était entré au laboratoire de physiologie générale et comparée avec le ferme dessein de franchir, grâce à un travail acharné, les obstacles accumulés à l'entrée de la carrière et de devenir à son tour un savant et un maître.

« Mon collègue, M. le professeur Dubois, son maître préféré, va vous dire les étapes de cette carrière scientifique, si courte et pourtant déjà si bien remplie.

« Je dois me borner à apporter ici le témoignage de l'estime et de la sympathie générale que le jeune préparateur avait su faire autour de lui, parmi les professeurs, parmi ses collègues, parmi ses étudiants.

« Mon cher et jeune confrère, au nom de la maison que vous avez aimée et si bien servie, je vous adresse mon plus fraternel adieu. »

*Allocution de M. le professeur R. DUBOIS*

« En vérité, en apportant ici à Marcel Cordier l'adieu suprême de ses maîtres et de ses compagnons d'études scientifiques, je me demande si c'est lui que l'on doit plaindre le plus ou bien ceux dont il avait su conquérir le cœur par sa droiture impeccable et par cette bonté exquise et naturelle qui semblait émaner de toute sa personne comme un rayonnement doux et réconfortant.

« Par un soir du printemps de la vie, il s'est endormi au milieu de sa famille qu'il adorait, heureux de sa journée, comme toujours bien remplie, content de lui et des autres, qu'il supposait dans sa naïveté juvénile toujours semblables à lui. Et puis, il a rêvé sans doute de ses affections et de ses recherches scientifiques qu'il poursuivait avec tant d'ardeur... de gloire peut-être ! A coup sûr, aucun de ces rêves, qui sont le juste châtement des méchants, n'a pu troubler le dernier soir de sa vie.

« Tout à coup, entre le crépuscule d'un beau jour et l'aurore d'un lendemain qui lui semblait pleine de promesses enchantées et comme une sorte d'apothéose de la science (1), il s'est éveillé, saisi dans la nuit par un ennemi implacable et mystérieux, par un mal soudain, contre lequel sont restés impuissants les efforts désespérés des siens !

« Il est parti sans secousses, sans révolte, sans amertume ; il est mort simplement, comme il avait vécu, ce grand enfant qui avait l'étoffe d'un vrai savant et que nous pleurons aujourd'hui. En devenant plus savant, il serait resté bon enfant, car il n'était pas de ceux chez lesquels l'intelligence étouffe parfois le cœur.

« Il était l'antithèse du méprisable arriviste contemporain, la protestation vivante, vibrante, incessante contre toute lâcheté, contre toute compromission intéressée ; la déloyauté et la félonie le révoltaient et c'était toujours avec un frémissement

(1) M. le Président de la République devait être reçu à la Faculté.

d'indignation, que tempérerait difficilement sa mansuétude naturelle, qu'il me parlait des tristes et lâches intrigues dont il avait eu à souffrir dès le début de sa carrière universitaire.

« Ancien élève du laboratoire de physiologie générale de la Faculté des sciences, il avait demandé à y être admis à titre de préparateur bénévole. Plus tard, il fut officiellement chargé des fonctions de préparateur, qu'il remplissait hier encore à la satisfaction des maîtres et des élèves, comme vient de vous le dire avec sa haute autorité notre éminent doyen. On ne saurait proclamer trop haut que Marcel Cordier ne dut sa nomination qu'à son mérite personnel, à ses titres universitaires surtout, qui étaient supérieurs à ceux de ses concurrents. Je me félicite de n'avoir voulu, à cette occasion, et malgré de pénibles épreuves, que le triomphe de la justice, le bien de la science et de l'enseignement supérieur.

« A l'encontre des intrigants, Cordier ne voyait pas dans la science un moyen de parvenir, quelque chose comme une idole à laquelle on sacrifie uniquement pour obtenir quelque bénéfice matériel, non ! Elle était pour lui un idéal grandiose, il voyait dans ses maîtres comme des prêtres de cette sorte de Divinité, et il considérait comme des impies ces ingrats que mon maître Paul Bert ne craignait pas de comparer, au point de vue moral, à des parricides.

« La fortune ne le tentait pas ; aussi, aux fructueuses applications de la science préférait-il les hautes spéculations scientifiques qu'il considérait comme les seules capables de féconder le champ d'exploitation de l'homme qui, sans elles, ne serait qu'un aride désert.

« La physiologie générale, la recherche des grandes lois de la Vie le fascinait et il brûlait du désir de communiquer un jour à la jeunesse studieuse l'ardeur qu'il déployait lui-même dans leur poursuite désintéressée.

« Sa vie s'écoulait douce et calme ; il avait deux maisons, deux temples pourrait-on dire : pour l'affection, la maison paternelle où il avait puisé le germe de son âme d'élite, et le laboratoire pour le culte de la Science ; il ne sortait guère de l'une que pour accourir vers l'autre, quand il n'allait pas prodiguer aux malheureux ses soins délicats aux hôpitaux de Lyon,

où il était externe et étudiait la médecine sous la savante direction de maîtres éminents.

« Cordier était un expérimentateur ingénieux ; au fort du Télégraphe, situé sur un des postes les plus élevés de nos frontières alpines, où il servait en qualité de médecin auxiliaire militaire, privé de tout instrument de recherches, il avait imaginé de se servir de la neige en guise d'appareil enregistreur, pour étudier la physiologie comparée de la locomotion.

« Il avait publié déjà de beaux travaux, d'autres plus importants encore devaient constituer bientôt une magistrale thèse de doctorat ès sciences naturelles.

« Et c'est avec une profonde tristesse que moi et son autre maître et ami M. Couvreur nous considérons hier, dans le laboratoire de Lyon, les multiples et ingénieuses expériences et les nombreux documents, péniblement accumulés, qui faisaient son orgueil et sa joie. Là-bas, à Tamaris, où il était heureux de venir travailler pendant ses vacances, sa place aussi sera vide !

« Je l'aimais comme un fils, comme un des continuateurs indiqués de l'œuvre poursuivie depuis bien des années pour donner à la physiologie une orientation particulière dont il avait admirablement saisi le sens et la haute portée.

« Adieu, Marcel Cordier, vous ne périssez pas tout entier pour nous ; vous revivrez par l'exemple donné, par vos œuvres scientifiques ; vous serez toujours présent parmi nous par l'affection profonde que vous avez su inspirer à vos maîtres comme à vos condisciples, à tous ceux enfin qui ont eu le bonheur de vous connaître, pour tous trop éphémère, hélas ! »

M. Delage, ingénieur adjoint à la direction générale des Usines de Produits chimiques de la Compagnie de Saint-Gobain, délégué par le directeur général empêché, et le Conseil d'administration a, au nom de ce directeur et du Conseil, présenté à M. Cordier et à sa famille de sincères condoléances pour le malheur qui les a frappés.

Qu'il nous soit permis, à nous qui étions avec lui en contact journalier et qui, comme tels, pouvions bien le juger au double point de vue scientifique et moral, de dire que Marcel Cordier

était un véritable savant dans toute l'acception du terme, désintéressé, modeste, et doué de cet esprit d'invention et de critique qui sont indispensables au chercheur. Sa probité scientifique considérable l'empêchait de rien publier dont il ne fût absolument sûr, aussi a-t-il laissé, comme nous l'avons plusieurs fois signalé, un nombre prodigieux de notes. A celles-ci sont joints de non moins nombreux projets d'études qu'il se proposait d'élucider plus tard.

Comme tous ceux dont le cerveau est constamment occupé par la poursuite d'une idée et à l'affût de déductions à tirer d'expériences qui en provoquent à leur tour de nouvelles, il ne parlait guère de ses recherches, sauf à quelques intimes. Il attendait qu'elles fussent au point. Quand il exposait ses résultats acquis, c'était plutôt pour provoquer la critique que pour rechercher la louange.

Nous avons retrouvé, parmi ses papiers, la pensée suivante d'un auteur de nous ignoré : « Un savant qui n'a pas l'esprit philosophique n'est pas beaucoup au-dessus d'un collectionneur de vieilles médailles ou de timbres-poste. » Cet esprit philosophique, il le possédait.

Au nom de la Société dont il était membre, et qui nous autorise à prendre la parole en son nom, nous adressons à toute la famille Cordier l'expression de nos sincères regrets.